

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres  
**Band:** 8 (1975)  
**Heft:** 2

**Buchbesprechung:** Comptes rendus bibliographiques

**Autor:** Borle, J.-P. / Bouquet, Jean-Jacques / Bottinelli, César

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Jean BÉRANGER, *Principatus. Etudes de notions et d'histoire politique dans l'Antiquité gréco-romaine*. Recueil publié en collaboration avec l'auteur par Fr. Paschoud et P. Ducrey. Université de Lausanne. Publications de la Faculté des Lettres. XX. Droz, 1973, 486 pages<sup>1</sup>.

Les volumes d'hommages réunissent les articles de savants divers et d'amis ou rééditent les publications du professeur même qu'on veut honorer. C'est selon cette seconde formule qu'a été conçu le beau volume offert par la Faculté des Lettres de Lausanne à M. J. Béranger, au moment où, atteint par la limite d'âge, il devait se retirer.

Nous avons là, réuni, l'ensemble de la production scientifique de l'auteur dans le domaine de l'Antiquité classique, de 1935 à 1970 inclus. Deux exceptions importantes toutefois : sa thèse de 300 pages, consacrée à des « Recherches sur l'aspect idéologique du principat » ; les innombrables comptes rendus critiques publiés dès 1933. Une bibliographie exhaustive permet néanmoins de retrouver tous les articles signés par J. Béranger avec date et lieu de parution. Une *Tabula gratulatoria* des souscripteurs unit les grands noms de la philologie classique à ceux de nombreux anciens élèves et amis. Rareté à signaler : 3 précieux index, des passages cités, des noms propres, des notions étudiées. Ainsi ce n'est pas seulement un livre passionnant à lire, mais un véritable instrument de travail, dont le texte et surtout les notes bibliographiques ont été mises à jour, tâche longue et délicate accomplie avec l'aide de deux anciens élèves, devenus à leur tour professeurs universitaires, MM. Fr. Paschoud et P. Ducrey.

Le grand public aura du mal à imaginer la somme de travail que suppose la matière d'un tel volume. Pourtant M. J. Béranger n'est parvenu que tard à l'enseignement supérieur. C'est à côté de la lourde tâche de maître secondaire qu'il a d'abord travaillé sur la lancée de ses études poursuivies à Lausanne, Munich et Paris. La *Revue des Etudes latines* fondée à Paris par J. Marouzeau accueille ses recensions et ses premiers articles. En 1951, il défend avec vigueur la cause du latin au premier Congrès de la Fédération internationale des études classiques. (Ce texte forme l'Avant-propos du présent recueil.) En 1953, sa thèse est très remarquée. Dès lors il est sollicité par les grandes revues de philologie classique : *Hermès*, *Gnomon* ; il renonce à des appels flatteurs d'universités étrangères pour occuper à Lausanne la chaire d'histoire ancienne — il y enseignait déjà la stylistique latine — communiquant à ses étudiants son enthousiasme, renouvelant sans cesse la matière de ses cours, publiant comptes rendus et articles d'une haute tenue scientifique.

---

<sup>1</sup> La première édition étant déjà épuisée, un second tirage va paraître.

*Principatus* ! Le titre indique bien le point de convergence des recherches : examen, sous des éclairages variés, du régime politique ambigu mis en place par Auguste et qui s'est continué pendant tout le Haut-Empire. Une monarchie encore liée à des institutions républicaines et qu'inspire en partie la philosophie politique grecque : *conjunctio potestatis ac sapientiae*. Mais dans quelle mesure y a-t-il propagande organisée ou maintien partiel des pouvoirs de l'ancienne république ? N'oublions pas que le partage des compétences gouvernementales avait chaviré au long des troubles et des guerres civiles du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., et que le système politique conçu pour une cité, un pays, s'adaptait mal à un Empire méditerranéen, bientôt aussi rhéno-danubien. La monarchie pointait déjà avec Sylla ou César, si bien que le régime du principat se donnera pour une restauration d'un passé nimbé de gloire, mais sera aussi un organisme souple, modelé sur les impératifs de l'époque. Cela réclame une habile rhétorique politique, dont M. J. Béranger a su admirablement démontrer le mécanisme. Il dépiste sans cesse ce qui se cache derrière les mots, ce que recouvre telle attitude déconcertante et peu à peu stéréotypée comme le refus du pouvoir, où se dissimule en fait, chez l'héritier de l'empereur, le désir politique et mystique d'être l' élu de Rome et des dieux. Car le mode de succession du souverain est bien représentatif de l'ambiguïté voulue du régime ; aussi a-t-il suscité des interprétations multiples, souvent contradictoires. M. J. Béranger précise avec vigueur les résultats de ses recherches : « Le principat est héréditaire ; hérédité de fait, non constitutionnelle, ... préméditée, par transmission dynastique directe ou indirecte... par adoption... Il n'y a pas de règle. En tiennent lieu l'usage, la foi innée dans la valeur de la *gens* ... Il y a rattachement réel ou fictif à un ancêtre idéalisé ... qui annonce une ligne de conduite politique » (p. 263). Le principat en effet n'est pas une magistrature, mais « prééminence souveraine à laquelle sont conférés des pouvoirs spéciaux » (p. 264), qui s'accompagne souvent encore de titres républicains comme la puissance tribunicienne.

Comment en est-on arrivé à un système aussi hybride ? Tout naturellement l'historien est amené à scruter les réalisations et les théories antérieures : d'où les premières études du volume sur le souverain hellénistique, sur la notion de tyrannie chez les Romains de la fin de la République, sur le tribunat au temps de Sylla, sur Cicéron qui, tant dans ses traités théoriques que dans certaines de ses interventions dans la lutte contre Antoine, fait figure de précurseur. En philologue averti, M. J. Béranger soupèse les termes, se méfie des calques du français — « ordres » et « classes » dans la société romaine, par exemple — des traductions répétées sans contrôle. Ainsi, à propos de la prévoyance d'Auguste à l'égard de ses héritiers (Tacite, *Annales* I, 8, 6), le professeur vaudois nous convainc, contre le consensus admis, de comprendre *provisis etiam heredum in rem publicam opibus* : « quoiqu'il eût pourvu encore à la puissance de ses héritiers en vue des affaires publiques » et non « contre la république » ; double erreur et d'importance. L'ordre même des mots — si cher à J. Marouzeau — joue son rôle dans l'exégèse historique ; en l'oubliant, à partir d'un « *infinitem imperium* » à valeur expressive liée au contexte — pouvoir sans borne — on a forgé un « *imperium infinitum* » institutionnel, que récusent les faits.

Les juristes trouveront de quoi se satisfaire dans l'étude très fouillée sur la *Tabula Hebana* découverte en 1947, qui donne des renseignements inédits sur les comices électoraux sous l'Empire. Les numismates et les historiens de l'art ne sont pas oubliés : les représentations diverses de la *Concordia* sur les revers des monnaies permettent de saisir les usages variés que la propagande monétaire fait de ce slogan ; il en va de même du *Genius populi Romani* et du Génie du Sénat, qui apparaissent en outre aux côtés de Vespasien et de Domitien sur les deux reliefs

aits de la Cancellaria. La romanité débouche même sur l'histoire littéraire : la *Pharsale* de Lucain insiste sur la Liberté en donnant une leçon à Néron devenu tyran ; et l'examen serré des difficultés chronologiques que soulève le texte de Sénèque sur le complot de Cinna permet à l'auteur de conclure : « Par la seule étude psychologique de la « clémence d'Auguste », Pierre Corneille a devancé de trois siècles la confirmation de la philologie. »

Le dernier article du recueil nous entraîne vers la religion impériale de Trajan à Théodose, pour évaluer les épithètes divines — *deus, divus, numen, genius* — dont les Panégyriques parent les empereurs. « La souplesse du vocabulaire païen, favorisant la synonymie, la métaphore, permettait l'adaptation constante » aux courants de l'époque, et les termes évoluant vers un monothéisme conciliateur s'harmoniseront sans peine avec le christianisme.

Toutes ces études, de dates et de sujets fort divers, se suffisent à elles-mêmes ; mais, rassemblées, elles se complètent et s'étaient admirablement les unes les autres, au point de s'articuler comme les véritables chapitres d'un vaste ensemble. Partout M. J. Béranger, à partir d'une difficulté bien cernée, ou au contraire d'une terminologie assez floue, dégage avec maîtrise — en tenant compte de l'usage, de la propagande, de la tradition, des lois du genre — les ressorts d'une idéologie politique face aux réalités du pouvoir. A propos d'un détail, c'est souvent deux à trois siècles d'histoire qui défilent pour témoigner, et l'on peut ainsi suivre le cheminement passionnant d'une idée-force et de ses variations. Le tout fondé sur une érudition solide dénuée de pédantisme, exprimé d'un ton vif, avec des formules incisives, sans exclure jamais le sens de la nuance.

Monument qui couronne dignement une belle carrière de maître et de professeur et fait honneur à l'Université de Lausanne et à la Suisse tout entière.

J.-P. Borle.

Roger Ch. LOGOZ, *Clément VII (Robert de Genève), sa chancellerie et le clergé romand au début du Grand Schisme (1378-1394)*, in *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3<sup>e</sup> série, t. X, Payot, Lausanne, 1974, XL + 322 pages.

Emile Léonard disait que l'historien établit un dialogue entre son siècle et celui de son sujet. C'est pourquoi l'interprétation de l'histoire est toujours à refaire, alors même que les sources seraient entièrement dépouillées (ce qui est bien loin d'être le cas pour les archives du Vatican), et c'est en méconnaissance de cette servitude (ou de cette grandeur) de la recherche que Jean Favier a cru pouvoir écrire que l'histoire politique du Grand Schisme d'Occident était faite. En réalité, malgré l'œuvre monumentale d'un Noël Valois, à l'aube de ce siècle, il reste de nombreux points à préciser ou à éclairer de manière nouvelle, dans l'étude de la querelle des urbanistes et des clémentistes.

La tâche qui, par contre, est définitivement faite lorsqu'elle est bien faite, c'est l'édition de sources. Aussi, à partir du moment où Léon XIII ouvrit l'Archivio Segreto Vaticano à la curiosité des chercheurs, les projets de publications se mirent à fleurir, et bientôt à prendre corps, sous des formes diverses. Ainsi, un

Göller ne publia qu'un index, alors que, profitant d'une impression en ce temps bon marché, d'autres érudits éditérent les textes d'archives *in extenso*. Lorsqu'en 1951, MM. les professeurs Louis Junod et Sven Stelling-Michaud, suivant une suggestion de Léon Kern, envisagèrent de procéder à la publication des actes de Clément VII intéressant les trois diocèses de la future Suisse romande, il fut décidé d'adopter le moyen terme des régestes. M. Roger Logoz accepta de se charger de ce travail, et c'est l'aboutissement de ses longues recherches qui a fait l'objet de la thèse soutenue, le 11 décembre 1974, à la Faculté des Lettres de notre Université.

L'aboutissement, et non le résultat. Car, malgré la forme des régestes, les difficultés matérielles (c'est-à-dire financières) d'édition se révélèrent bientôt telles que la Société d'histoire de la Suisse romande dut renoncer à la publication. Les 5470 actes analysés par M. Logoz seront à la disposition des chercheurs à Lausanne, Genève, Fribourg et Sion, ainsi qu'aux archives vaticanes. Ce qui devait être l'introduction de la publication a au contraire été développé et constitue la présente thèse, consacrée à la biographie de Robert de Genève et à l'histoire de son pontificat d'une part, à l'étude de sa chancellerie, et aux problèmes d'édition des lettres et suppliques d'autre part.

Clément VII n'a pas laissé de lettres secrètes ; ou plus exactement, le temps nous les a ravies. Mais les lettres communes n'en sont pas moins d'un intérêt considérable ; si M. Logoz a dû renoncer à tirer parti des chiffres, la période étant trop brève et les documents finalement trop peu nombreux (il faut se souvenir que la taxe d'enregistrement était élevée !), il a trouvé de multiples renseignements qualitatifs sur la vie de toute une époque ; parti pour apprendre un métier, il en est arrivé à s'interroger sur le monde qu'il exprimait.

Un exemple illustrera cette perpétuelle remise en question qu'est toute recherche digne de ce nom, et celle de M. Logoz en particulier. Alors que les historiens classiques considéraient souvent, dans le schisme, le scandale, accusaient ou excusaient et envisageaient avant tout l'aspect juridique (quel était le vrai pape ?) ou théologique (quel était le bon pape ?), l'auteur s'est efforcé de sortir de ce problème et a vu, dans la double élection de 1378, « la tentative d'écarter, par le biais d'une disposition de droit, un pape sur lequel on s'était mépris, reconnu insensé, parce que l'élection lui avait tourné la tête, en butte à des difficultés graves de relation avec son entourage, comme avec le clergé ou les princes » (p. XI). Il y a donc un autre drame que celui d'un affrontement d'une papauté française et d'une papauté italienne, et les facteurs nationalistes, indéniables, sont reportés sur le développement ultérieur du schisme plutôt que sur sa genèse. On ne peut en tout cas traiter Clément VII d'antipape, comme l'avaient fait Mollat et van Steenberghe, mais comme ne le fait plus le *Dictionnaire de droit canonique*.

Cette dernière référence fut donnée par M. le professeur Henri Meylan, auquel il appartenait d'entreprendre la critique de la thèse. Il le fit avec son immense érudition, son aisance dans le maniement des faits et des idées du XIV<sup>e</sup> siècle, sa précision dans la critique des textes, qui n'excluent nullement la sympathie, tant à l'égard des hommes du Grand Schisme que du candidat. Ses remarques portèrent principalement sur des détails dans la manière d'établir la bibliographie ; ainsi :

- à la p. XXV, l'article de G. Mollat, paru dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, Paris, 1912 sq., a été publié, avec le t. XII, en 1950 ;
- p. XXV, l'auteur aurait dû citer la première édition des *Vitae paparum Avenionensium* d'Etienne Baluze ; en citant la 4<sup>e</sup> (1916-1922 et non 1928), il

- aurait dû mentionner également l'introduction, publiée à part, de Mollat, et les études critiques de Maurice Prou, dans le *Journal des Savants*, 1918 ;
- p. XXVI, le *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, dès 1924, est achevé depuis 1965 ;
  - p. XXVI, le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* a été publié de 1921 à 1934 ;
  - p. XXVII, la *Gallia christiana* a été publiée par les frères de Sainte-Marthe, puis pour la fin, par B. Hauréau ;
  - p. XXXI, l'important ouvrage de Mollat, *Les papes d'Avignon (1305-1378)* est cité dans l'édition de 1924 (qui est la 4<sup>e</sup> et non la 5<sup>e</sup>) ; or, dix éditions ont paru jusqu'en 1964, et la 9<sup>e</sup> en particulier, publiée en 1950, a été revue et considérablement augmentée ;
  - p. XXXIV, la première édition du *Grand Schisme d'Occident*, de Louis Salembier, date de 1902.

Le candidat aurait pu tirer parti de quelques autres ouvrages ; ainsi l'article de Jacques Paquet, *Le schisme d'Occident à Louvain, Bruxelles et Anvers*, in *Revue d'histoire ecclésiastique*, Louvain, 1964, qui montre l'influence du schisme au niveau de la paroisse, de la vie ecclésiastique quotidienne ; celui de Georges Tessier, *Du nouveau sur les suppliques*, in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1956, rendant compte d'un travail de Franco Bartoloni, *Suppliche pontificie dei secoli XII e XIV*, Rome, 1955 ; ou encore celui des volumes de Largiadèr consacré à Zurich (1963) et qui contient trois pièces de Clément VII ; on y aurait vu par exemple que la bulle adressée à Uri, mentionnée à la p. 77, a été publiée en 1887 dans le *Geschichtsfreund*.

Quelques points de traduction sont relevés : à la p. 10, *dominus*, appliqué au pape, devrait se traduire par « le seigneur pape » et non par « dom » ; à la même page, *fundus* signifie qu'il s'agit de la ville de Fondi et non de biens-fonds.

Sur les questions de fond, le candidat n'a peut-être pas pris suffisamment de recul par rapport aux documents. S'étant interrogé, avec raison, sur les motifs du retournement du Sacré Collège après l'élection d'Urbain VI, il aurait pu s'arrêter sur le rôle joué par Jeanne de Naples et Sainte Catherine de Sienne. Les conséquences du schisme, les deux obédiences, ont été mises en évidence avec une grande clarté, notamment le ralliement de Léopold d'Autriche à Clément VII, et le désastre que la bataille de Sempach constitua pour la cause clémentiste.

En conclusion, M. le professeur Meylan se plaît à louer la solidité du travail et particulièrement l'excellence des lectures ; les régestes de Clément VII constitueront un instrument de consultation de premier ordre pour les chercheurs.

Plus brièvement, avec sa modestie et sa courtoisie coutumières, M. le professeur Junod, directeur de la thèse, félicite à son tour le candidat, rappelle la genèse de l'ouvrage, les conditions matérielles difficiles dans lesquelles il a été mené à chef. Il relève que M. Logoz a montré le cumul des bénéfices et la rapacité de certains prélats, et, avec raison, n'a traité aucun des concurrents d'antipape. Il mentionne encore quelques menus points de bibliographie (p. XXVII, il manque le prénom du baron d'Yvoire) ou de style (p. 7, *in fine*).

Après délibération du Conseil de la Faculté, M. le Doyen Jean-Luc Seylaz fait remarquer que si, au niveau de l'information, le candidat n'a pas atteint le degré de perfection, sa thèse satisfait pleinement les exigences quant à la qualité, la continuité et la quantité du travail fourni, et annonce que le Conseil décerne à M. Logoz le grade de docteur ès lettres, avec la mention « très honorable ».

Jean-Jacques Bouquet.

Ernest GIDDEY, *L'Angleterre dans la vie intellectuelle de la Suisse romande au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Bibliothèque Historique Vaudoise, Lausanne, 1974, 261 p.

« Le présent ouvrage ne saurait être qu'un essai : il tente de définir, dans une analyse qui se risque à combiner la profondeur chronologique et la multiplicité des orientations de pensée, l'opinion publique d'une région face à un problème déterminé : comment le Suisse romand du XVIII<sup>e</sup> siècle a-t-il vu l'Angleterre ? »

Voilà comment E. Giddey définit son projet dans l'Avant-propos (p. 7).

M'inspirant à mon tour de deux pratiques éminemment anglaises, le *rugby* et l'*understatement*, je dirai que l'essai est plutôt réussi.

Fusion vigoureuse et toujours nuancée des qualités de l'érudit, de l'historien et du critique littéraire, la matière de ce livre offre agrément, information parfaitement attestée, matière à réflexion, éclairages originaux, perspectives intéressantes, au psychologue, au sociologue, au théologien, à l'historien des sciences et de la médecine, du parlementarisme, du tourisme, au passionné de l'histoire littéraire dans ses diverses manifestations.

L'étude est animée par un constant va-et-vient entre la Suisse romande et l'Angleterre, avec, ci et là, quand il le faut, des incursions en France et en Suisse allemande, avec aussi quelques débordements hors des frontières du siècle.

Un des mérites essentiels de ce livre me paraît être que le problème qu'il pose s'éclaire, sous ses divers aspects, non pas grâce à ce que l'on pourrait appeler une rétro-illumination, j'entends par là la projection, arbitraire et prétentieuse, sur le XVIII<sup>e</sup> siècle des problématiques de notre époque, mais bien du dedans, c'est-à-dire par le choc des intérêts, quels qu'ils fussent, des passions, des idéologies, des formes de la foi, des credos littéraires.

Tout cela nous est restitué dans la vérité du *hic et nunc*. Nous comprenons mieux pour quelles raisons le commerce entre la Suisse romande et l'Angleterre passe de la curiosité prudente, et souvent critique, aux coups de foudre, aux brouilles suivies des inévitables réconciliations, aux intermittences du cœur, à l'amitié virile, à l'imitation, à l'émulation.

Qu'il ait été simplement alerté par quelques titres intéressants publiés par la *Bibliothèque Romande* tout récemment (sans entrer dans le détail, je rappellerai ici les *Lettres sur les Anglais et les Français*, de Béat de Muralt et, à propos du même auteur, la contribution de Michel Dentan, *Helvétisme et Prérromantisme*<sup>1</sup>), que le sujet lui soit plus familier grâce à la parution, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, de quelques études essentielles<sup>2</sup>, le lecteur trouvera dans le livre d'E. Giddey ample réponse à ces questions.

Dans une première partie, intitulée « Les intermédiaires », l'auteur s'applique à montrer dans quelles circonstances et avec quelle intensité Suisses romands et Anglais, frottant et limant leurs cervelles, et leurs habitudes et leurs tempéraments, contre ceux d'autrui, ont appris à se connaître et se sont définis par adhésion ou, plus rarement, par répulsion. Voyageurs, agents diplomatiques, pasteurs, étudiants (en théologie surtout), juristes, officiers, hommes de science, médecins, artistes, artisans, hommes d'affaires, à la fois partie et juge, aimantés, même après leur retour au pays, vers ce qui se dit et se passe en Angleterre, constituent le terreau d'où sont écloses ces fleurs que sont les *Lettres* de Muralt, celles de César de Saus-

<sup>1</sup> *Etudes de Lettres*, 1969, N° 4.

<sup>2</sup> Elles figurent, aux pp. 8-11, dans une liste des ouvrages auxquels il a été fait le plus souvent recours.

sure ou encore celles de Wilhelm de Sévery qui, alors même qu'elles n'ont pas été publiées dans le courant du siècle, ont circulé largement parmi les élites de Suisse romande.

Ce sont ces mêmes émigrés permanents ou temporaires qui vont étendre à leurs compatriotes le goût et le besoin des traductions, nombreuses et certes souvent approximatives ou infidèles, mais dont la fonction a été de répandre dans un public de plus en plus large l'attrait pour l'exotisme parfois ambigu, provoquant ou revigorant des êtres et des choses d'Angleterre. Ils ont ainsi sinon fondé, du moins contribué à consolider ce qui deviendra une tradition suisse, celle de la médiation entre le Nord et le Sud, la vocation de la traduction.

Le dernier chapitre de la première partie met en évidence le rôle parallèle des périodiques, fort nombreux, qui, en dépit de l'ingénuité et de la maladresse de leurs contrefaçons, s'efforcent de « recréer le fumet anglais ».

Ainsi, la mode s'est installée, le goût est pris ; mais déjà, chez les meilleurs de ceux qui se trouvent attirés ou intrigués par l'Angleterre, il s'est épuré et s'est hissé au niveau de l'abstraction, comme si ces Romands avaient été saisis du prurit de la définition. C'est là ce dont rend compte la deuxième partie, « Les principaux thèmes ». Elle comprend six chapitres (numérotés de VII à XII). Chacun d'eux montre comment se sont peu à peu dégagées, pour s'imposer au travers des vicissitudes, des typologies. En voici quelques-unes : l'Anglaise et l'Anglais sous des traits apparemment inaltérables (excentricité, mélancolie, tendance au suicide, générosité mêlée de rapacité). Et l'on sait si cette représentation a eu la vie dure ! Signalons encore le sens anglais de la liberté, de la tolérance, les leçons que propose la vie religieuse, l'universalité de la science anglaise, la royauté exercée par Newton, les qualités propres à la langue anglaise, son prestige, le modèle de vie pratique qui implique le bon usage de toutes les facultés humaines, le contact avec la Nature et les travaux des champs s'y trouvant glorifiés.

L'élaboration de chacune de ces définitions a eu pour heureux contrecoup d'obliger le Suisse romand à se situer lui-même par rapport à son objet. Il s'est fait autre en faisant le portrait de l'autre.

*What fine things else you in South can have*

*Our North can show as good, if not the same*<sup>3</sup>

Ces vers de John Rawlet (ils sont de la fin du XVII<sup>e</sup>), que de fois le Suisse romand du XVIII<sup>e</sup> siècle ne les a-t-il pas retrouvés dans des variantes multiples et pleines d'assurance. Or, ce que le Nord offre en affirmant que ses produits, dans leur spécificité, sont aussi bons que ceux du Sud, c'est aussi et surtout des œuvres littéraires. D'où la troisième partie, « Le monde des lettres et ses maîtres ».

E. Giddey nous rappelle cependant d'emblée que « les écrivains anglais font irruption dans le champ visuel des Romands de manière parfois désordonnée » (p. 125). La preuve en est administrée tout au long de cette dernière partie, où le lecteur est invité à reconstruire l'authentique chronologie de la pénétration de la littérature anglaise en Suisse romande. Et cela ne va pas sans surprises : absences étonnantes, pendant de longues périodes, d'écrivains aussi importants que Marlowe, Bunyan, Defoe, Richardson, Fielding, accueil par trop enthousiaste « d'écrivains religieux ou sermonaires » de seconde zone, haine, pour un temps du moins, de ce Milton qui était « le serviteur diabolique de Cromwell », apparition tardive

<sup>3</sup> Cité par P. Hazard, *La Crise de la conscience européenne* (Boivin, 1935, p. 67).

et combien controversée de Shakespeare, etc. Je n'en finirais pas, si je devais signaler tout ce qui installe le lecteur dans la sensibilité de l'époque, dans tout ce qui fut, par là même, incitation pour les auteurs de Suisse romande à créer à la façon des maîtres anglais.

C'est tout un siècle littéraire, d'Addison à Gibbon, en passant par Pope, Sterne, Gray, Ossian, Beckford, que nous parcourons avec les yeux de nos ancêtres.

Je ne saurais trop dire, en conclusion, à quel point j'ai apprécié la sereine maîtrise d'E. Giddey dans ses relations avec une matière extrêmement complexe.

L'étude est enrichie de 35 pages de notes et d'un Index des noms de personnes de 10 pages.

César Bottinelli.

## Correspondance

*A propos de Ramuz*

D'une lettre que nous adressait, du « fin fond de l'Afrique australe », le 1<sup>er</sup> mai 1974, Mrs. J. Holman, professeur à l'Université de Prétoria, nous extrayons, avec son accord, les observations suivantes :

« Certains collègues d'autres universités ont été étonnés de notre choix de Ramuz comme auteur au programme, auteur qu'ils ont tendance à considérer comme de second ordre, ou en marge de l'actualité littéraire. Or, ce qui nous a frappés, les étudiants et moi-même, c'est la modernité de Ramuz : modernité dans son intérêt envers le peuple, par exemple, Ramuz accordé ainsi aux regards contemporains d'ordre sociologique, politique ou littéraire, portés vers ce même peuple. Mais ce regard moderne chez Ramuz nous aide, en même temps, à nous dégager d'un schématisme périlleux propre à certaines idéologies contemporaines, car Ramuz se veut privé de théories réductrices, privé également d'un intellectualisme abstrait, en faveur de nos jours. Ces réductions, ces abstractions appliquées au peuple qu'elles veulent définir, risquent de manquer la nature de l'être ainsi touché, puisque cet être se présente précisément, selon l'admirable description de Ramuz, comme « ignorant », comme infiniment ouvert au possible, dépourvu d'à priori, de grilles devant le réel qu'il approche et qu'il travaille. La nature du peuple demeure ainsi insaisissable ou faussée, semble-t-il, par les idéologies, les philosophies du concept qu'on veut lui appliquer, voire lui inculquer, puisque cette conscience du peuple est en devenir, en perpétuelle métamorphose, richesse « trop énorme », « trop indéterminée », « trop inconnue » pour ne pas déborder les systèmes clos, les catégories limitatrices :

Le peuple, pour en venir à lui, a toujours raison, parce qu'il est tout. Il est riche à la fois du meilleur et du pire, bon et brutal, violent et doux, raisonnable tour à tour, et forcené; en lui se réconcilieraient classicisme et romantisme, l'esprit d'obéissance et celui de révolte. A vrai dire, on ne sait pas ce qu'il est, parce qu'il n'est pas, parce qu'il *devient* ; et il devient ce qu'il doit devenir, parce qu'il est inconscient, parce qu'il n'a pas de modèle. (*Les Grands Moments du 19<sup>e</sup> Siècle français.*)

[...]

Dans le même ordre d'idées, il serait intéressant de rapprocher Ramuz, comme il le mérite, d'auteurs tels que Bernanos (*La nouvelle histoire de Mouchette*), de Céline ; sans perdre de vue les différences profondes entre eux, ils s'unissent néanmoins dans leur réflexion sur la misère : chez eux, elle ne relève jamais d'une thématique seulement sociale ou politique, mais elle révèle une situation humaine fondamentale de dépossession, de dénuement, et par là de réceptivité entière au monde, à son mystère, à son opacité, jusqu'à en être la victime. Bernanos, dans la nouvelle citée ci-dessus, et Ramuz, dans *Vie de Samuel Belet*, m'ont dévoilé une dialectique commune, celle de la douleur et de la profondeur. Dans cette douleur, c'est l'espoir même en la vie qui semble bafoué, à force d'épreuves ; pourtant le creusement de l'être par le malheur les ouvre, chacun d'eux, à une profondeur, à un trésor rayonnant qu'ils ignoraient en eux, à un secret : ainsi, à la fin du roman, la révélation faite à Samuel Belet sur le lac, dans la profondeur des eaux et la profondeur intime ; ainsi la révélation de sa propre voix à Mouchette, associée là encore, à la métaphore de l'eau :

Cette voix était son secret [...]. Et maintenant qu'elle avait livré ce trésor, elle ne le reconnaissait plus. Elle écoutait monter son chant avec une humble ferveur, il rafraîchissait son âme, elle eût voulu y tremper les mains.

[...]

Ce tour d'horizon trop rapide peut suggérer, du moins je l'espère, combien Ramuz nous apparaît toujours vivement contemporain, sur des points brûlants de l'actualité : dans la prise en considération du peuple, considération fervente mais dépourvue d'idéalisme romantique, dans les problèmes vitaux entraînés par la substitution de la machine à l'outil, par la mise en évidence du pouvoir exercé par le « discours », et de l'impuissance de ce même discours devant l'énigme du monde et même du danger de son emploi isolé. Ramuz appartient bien à l'avant-garde, mais ne pensez-vous pas qu'il devient indispensable de le relire, face aux excès d'une certaine avant-garde idéologique, pour retrouver le courage de penser seul, pour « rester dans la réalité, sous peine d'être dans les formules » ? Dans notre ère du soupçon, l'honnêteté de Ramuz, devant le langage et la perception de la vie, m'ont beaucoup aidée personnellement, et je tente de transmettre de mon mieux cette admiration à mes étudiants.

Quant à eux [...], leurs réactions devant Ramuz sont frappantes : à la première lecture de *La Grande Peur dans la Montagne*, certains semblent déçus, n'y voient qu'un fait divers bien dramatisé, mais encore pour eux sans grand écho. Pourtant, dès que le texte est pris comme Ramuz le souhaite, dans une lecture où le lecteur se donne entièrement, fait participer toute son imagination, devine l'implicite à travers l'apparente simplicité du dit, dès qu'il ressuscite le texte en lui au lieu de le lire passivement, sa grandeur, son actualité, son retentissement sont surprenants ! Du point de vue pédagogique, ce sont des textes qui font appel à l'étudiant, qui l'obligent à une participation ardente et rigoureuse, et qui permettent ainsi d'appliquer à l'enseignement de la littérature à la fois une précision aiguë et l'élan de l'imagination. Enfin ce travail patient sur les textes nous a menés, à nouveau, à constater la modernité de Ramuz : par la réhabilitation de la profondeur, par exemple, si décriée de nos jours. Cette profondeur, chez Ramuz, n'est pas celle d'un symbolisme décadent, ennemi du réel, relevant d'une métaphysique désincarnée. A l'opposé, cet écrivain nous fait redécouvrir la profondeur dans la profondeur d'abord spatiale des scènes qu'il nous dépeint, profondeur concrète, littérature ramenée à la « littéralité de l'espace » et de la profondeur spatiale, ainsi que le souhaitent des poètes modernes comme Deguy ou Jaccottet. »